

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

L'ECHO

DE

LA FRANCE

L'ÉCHO

DE

LA FRANCE

REVUE ÉTRANGÈRE

DE

SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT.

J. H. Séguier

Réaliser le bien et contempler le beau.

VOL. I.

MONTREAL

1865-6.

L'ECHO DE LA FRANCE, Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, paraît tous les Vendredis, et contient trente deux pages à deux colonnes, formant à la fin de l'année 3 volumes de 450 pages, renfermant plus de matières que 4 volumes ordinaires.—Abonnement \$2 pour six mois, payable d'avance —le No. se vend 10 cts.—S'adresser franco à **LOUIS RICARD**, Edit., No. 43 Rue Graig, vis-à-vis le Champ de Mars.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une bonne et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose *l'Echo de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

AVIS.—Les personnes en dehors de Montréal qui aimeraient à se charger de l'agence de *l'Echo de la France*, voudront bien nous faire connaître leur nom et conditions; Ecrire —franco— à L. R.

L'Echo de la France est aussi à vendre chez Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, chez MM. Fabre et Gravel, Rue St. Vincent, et chez M. E. Beaudry, bijoutier, coin des rues St. Vincent et Notre-Dame.

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR DE MONTREAL

CE PREMIER VOLUME DE

L'ECHO DE LA FRANCE

EST

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

AVEC PERMISSION

PAR

LOUIS RICARD.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

REVUE ÉTRANGÈRE
DE
SCIENCE ET DE LITTÉRATURE.

Prospectus.

Le but de cette publication est de reproduire dans un seul cadre tous les morceaux choisis répandus dans les principales Revues, Journaux, et Recueils Périodiques publiés en Europe. Grâce à une souscription modique, on aura tout ce qui se publie d'important à l'étranger, et surtout en France, comme notre titre l'indique, ce qui nous aidera à renouer nos liens d'intérêts et d'amitié avec l'ancienne Mère-Patrie, en nous faisant mieux connaître ses opinions, ses hommes et ses principes.

Nous aurons par là le bonheur de remplir une lacune dont le vide se faisait vivement sentir depuis longtems parmi nos concitoyens, car nous pourrons les initier davantage aux discussions comme aux beautés littéraires, historiques, religieuses, scientifiques et politiques du Vieux-Monde, et nous croyons ainsi nous rendre utiles à notre pays.

Le caractère de cette publication sera exclusif à toute étude étrangère et n'admettra, sauf par exception, aucun article du pays ni même aucune nouvelle locale.

Nous donnerons à notre Revue toute la latitude possible et le lecteur y trouvera également des morceaux choisis sur la littérature, la religion, l'histoire, la science et la politique; la chronique et le roman même y auront une petite place. Tautôt on y entendra la parole noble et

majestueuse des Thiers, des Berryer, des Montalembert, du Père Félix, des Kolb-Bernard, etc., etc. Tantôt on y méditera avec Monseigneur Dupanloup, les Michel Chevalier, les Veuillot, les De Laguerrière, etc., etc., la démonstration de ces grandes propositions d'ordre social, politique, économique ou religieux qu'ils savent traiter de main de maître; et tantôt on s'y distraira en compagnie de Figaro, du Charivari et de Fiorentino.

Nous ne prendrons la responsabilité d'aucun article publié; et souvent, nous le disons à l'avance, nous serons peut-être forcé de publier des *Etudes et Essais* (dont nous n'approuverons pas entièrement la teneur) dans le seul but de faciliter la discussion en aidant le développement des idées ou des propositions émises.

Notre publication n'est pas la seule dans son genre de choix et de reproduction. Outre celles qui se publient en Europe, nous mentionnerons aux Etats-Unis le "Catholic World" qui se publie à New-York sous le patronage de l'Archevêque catholique, et le "Littell's Living Age" de Boston, qui compte déjà près de vingt ans d'existence.

Nous ferons tous nos efforts pour mettre notre publication sur un pied d'égalité avec ces Revues. Et comme tout son mérite dépendra du choix des articles, nous réclamons d'avance l'indulgence de nos lecteurs sur notre peu de capacité à cet égard. Seulement, nous les prions de croire que nous ferons tous nos efforts pour ne leur donner que ce qui sera hautement approuvé par la religion, la morale et l'honneur.

LOUIS RICARD,

Editeur et Propriétaire.

CONDITIONS.

L'ÉCHO DE LA FRANCE paraîtra une fois par semaine, tous les Vendredis, dans la forme du présent Numéro, contenant trente-deux pages à deux colonnes.

L'ouvrage formera à la fin de l'année trois volumes de plus de cinq cents pages chaque et contiendra plus de matières que quatre volumes ordinaires.

L'abonnement sera de \$4.00 par an seulement, payable d'avance par semestre.

Chaque copie se vendra 10 cents.

L'abonnement date du 1er de chaque mois et n'est pas pour moins de six mois.

Le 2e numéro paraîtra au milieu de décembre prochain, si d'ici là nous recevons l'approbation de nos concitoyens par un encouragement libéral.

Notre Revue est sans contredit celle qui se publie à meilleur marché en Canada. Elle donne tous les mois 112 pages de matières à lire, à part de 16 pages d'annonces. Ces 112 pages sont à deux colonnes, ce qui donne à peu près un tiers de plus de matières à lire, formant ainsi réellement 140 pages tous les mois : ce qui est quatre fois autant que quelques Revues et plus que le double par mois de toute autre Revue publiée ici.

L'Éditeur s'est attachée une collaboration choisie et la souscription aux Recueils, Journaux et Revues d'Europe s'élève déjà à la somme de \$250 ; en sorte que L'ÉCHO DE LA FRANCE contiendra les morceaux les plus intéressans et les plus nouveaux des recueils périodiques étrangers, et suivra partout avec attention les intérêts de la civilisation et de la religion et les progrès des arts, de la science et des lettres.

Pour une somme très modique, ses lecteurs seront ainsi mis au courant des productions les plus choisies de la littérature européenne, reproduite sous une forme et à des conditions qui ne peuvent que convenir à tout le monde.

S'adresser franco à

LOUIS RICARD,

Éditeur et Propriétaire,

No. 423 rue Craig.

Vis-à-vis le Champ de Mars.

Montréal, novembre, 1865.

N.B.—On conçoit que notre Revue étant consacrée exclusivement à la reproduction d'études étrangères, nous ne pouvons faire d'échange avec les journaux du pays dont nous ne pourrions pas faire d'extraits. Mais nous enverrons L'ÉCHO pendant un an à tous les journaux qui publieront quatre fois notre prospectus et nos conditions, en nous envoyant les numéros qui les contiendront.

REMARQUE.

Nous envoyons ce No. Specimen à tous nos amis et aux amis de la littérature française. Ceux qui ne voudraient pas recevoir la Revue sont priés de nous renvoyer ce No. soit par la malle, ou en le remettant à notre Bureau. Dans tous les cas ils nous feront connaître leur nom. Ceux qui ne le renverront pas d'ici à quinze jours seront considérés comme abonnés, et nous les prions de nous envoyer de suite leur nom afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi de la Revue.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE MODERNE

DANS SES RAPPORTS AVEC LE CATHOLICISME.

Nous sommes arrivés à une de ces époques décisives dans l'histoire de l'humanité, époque de crises, de violentes commotions, de longues perturbations, où la société, jetée par la Providence dans le creuset des révolutions morales, toujours si fécondes en résultats heureux ou malheureux, s'agite et se perd dans des efforts inouis pour se reconstruire, s'établir sur des bases nouvelles. Au milieu de cet accablant labeur, de ce long et pénible enfantement, à travers le chaos d'idées opposées qui se font jour de toute part et se combattent, un fait semble dominer le mouvement ; fait bien contesté, il y a une vingtaine d'années, incontestable aujourd'hui : c'est que dans le monde des intelligences il s'opère un vaste revirement catholique ; c'est

qu'une expérience de trois siècles d'indépendance absolue pour l'esprit humain, en donnant la mesure du savoir faire de la Raison laissée à ses seules forces, a démontré la nécessité pour l'homme de demander à la foi la seule base sur laquelle puisse reposer le double édifice intellectuel et social ; c'est qu'on commence à être persuadé qu'il faut avant tout, aux recherches du savant, un principe toujours certain, un enseignement toujours sûr, qui soit son guide, une autorité, en un mot, qui le conduise ; c'est qu'à la lueur des torches incendiaires qui ont éclairé son berceau, notre siècle a appris qu'il n'est pas bon à l'homme de chasser Dieu du sein de la société, pour ériger à sa place des idoles de sang ou de boue ; c'est qu'enfin l'intel-

ligence humaine, après avoir parcouru une à une toutes les voies de l'erreur, a senti tout ce qu'avait de poignant le supplice du doute, et que lasse de marcher dans des chemins difficiles qui n'engendrent que mort, elle réclame aujourd'hui à grands cris la lumière, la vérité, qui est pour elle sa vie.

Aussi de tous côtés on est revenu aux principes immuables d'ordre et de justice ; on a fait un appel aux croyances religieuses, et une réaction puissante s'est aussitôt opérée en faveur de nos vieilles et saintes doctrines.—La philosophie s'est adressée à une meilleure source pour obtenir la solution des grands problèmes que la raison n'avait pu trouver.—Les sciences, plus loyales et consciencieuses en devenant plus complètes, se sont empressées de déposer en faveur de la cosmogonie de Moïse, et de faire justice des systèmes irréligieux du dernier siècle.—L'histoire s'est dépouillé de ce caractère d'injuste et odieuse partialité qui la flétrissait depuis trois cents ans, alors qu'elle ne cessait pas de dénaturer les événements et les idées, de dénigrer les institutions catholiques, pour la plus grande gloire du protestantisme : elle a fini par comprendre qu'on ne doit pas juger les choses du passé d'après les théories actuelles, et a cherché à se bien pénétrer de l'individualité de chaque époque.—Effrayée des conséquences que la force même des choses devait tirer des principes posés par l'école du 18^e siècle,

l'économie politique elle-même commence à entrevoir que les intérêts matériels ne doivent pas seuls préoccuper les économistes, mais que les intérêts spirituels, les intérêts moraux, sont bien dignes aussi de fixer leur attention.—Le publiciste à son tour, au lieu d'attribuer encore à l'aveugle hasard les bouleversements profonds, les grandes catastrophes dont l'histoire politique de ces derniers temps est remplie, reconnaît, au travers de ces effroyables déchirements des nations, la main de Dieu, qui bénit ou qui châtie, et qui n'efface que pour écrire, selon la belle pensée de Joseph de Maistre.—L'art aussi, ses jours de sensualisme païen une fois écoulés, a demandé de nouveau à la pensée chrétienne ses plus sublimes inspirations ; — et la poésie, abandonnant l'abjecte voie qu'elle avait suivie au siècle passé, s'est colorée des éclatants reflets du spiritualisme.

Cependant le Catholicisme est loin de dominer partout en vainqueur et sans aucun rival. Maintenant encore, comme à toutes les phases du développement de l'humanité, deux principes sont en présence, deux éléments opposés se disputent le monde ; l'un, l'élément du bien, de la vérité, de l'ordre, l'élément catholique ; l'autre, l'élément du mal, de l'erreur, de l'anarchie, que j'appellerai l'élément anti-catholique, toujours le même quant au fond, mais usurpant à chaque siècle une dénomination nouvelle. Il y a entre ces deux

principes lutte et guerre à mort; leurs camps sont toujours dressés l'un contre l'autre. Lequel des deux remportera, en définitive, la victoire sur le monde? C'est le secret de Dieu, mais il entrouvre assez déjà le nuage dans lequel il nous dérobe l'avenir, pour nous donner l'assurance que le principe catholique, qui possède, sans aucun doute, le plus d'éléments de triomphe, qui offre le plus de chances de succès, sera aussi celui qui demeurera maître du champ de bataille et qui prédominera dans l'ère nouvelle dont nous voyons poindre l'aurore, à l'horizon de la société. Nous nous proposons d'examiner les conquêtes que le Catholicisme a déjà faites depuis un demi-siècle dans les sciences philosophiques: c'est donc la réaction religieuse de la philosophie que nous voulons étudier.

Mais, pour comprendre et apprécier sainement une réaction quelconque, il est avant tout indispensable de tenir compte des événements qui l'ont précédée et des causes dont elle est sortie. Qui dit réaction dit résistance à une impulsion donnée, à un mouvement reçu. Pour comprendre cette résistance et pouvoir l'apprécier, il faut donc connaître l'état de choses qui lui était pré-existant, et contre lequel elle est une sorte de protestation énergique et violente. C'est ce que nous devons faire avant de rien dire sur le progrès religieux de la philosophie moderne. Afin de le mieux saisir, il importe d'en

marquer le point de départ et d'établir comme un parallèle entre l'époque actuelle et les temps antérieurs comparativement auxquels nous nous plaisons à reconnaître que notre siècle est en véritable voie de retour vers les idées chrétiennes.

Dans ce travail, nous avons concentré toute notre attention sur la France, parce que, à raison de la haute mission d'initiative qui lui a toujours été confiée, la France devait jouer le plus grand rôle dans la marche des événements qui remplissent l'histoire de ces derniers temps. Sans doute alors elle s'est montrée bien peu digne de sa mission providentielle; elle est devenue bien coupable. L'arme du prosélytisme, qui devait être entre ses mains un si puissant instrument de bien, elle l'a fait servir à la propagation de l'erreur et au triomphe de l'enfer. Mais ne la maudissons pas! Son chatiment a été assez terrible. Le chancre s'est dévoré lui-même, selon l'incisive expression du comte de Maistre. Et aujourd'hui, en expiation de ses forfaits passés, la France fait de nobles et généreux efforts pour ramener tous les hommes à la croyance du Christ, fils de Dieu. C'est elle, au dernier siècle, qui avait répandu sur le monde les ténèbres de l'incrédulité: n'est-il pas juste qu'elle essaie maintenant de l'éclairer du flambeau de sa foi?

Si nous examinons l'état de la société en Europe depuis trois siècles, un fait bien pénible vient

aussitôt frapper nos regards. Une secrète et mystérieuse agitation parcourt toutes les nations. Nous voyons partout régner un profond malaise. Il semblerait que l'humanité a été violemment jetée hors de sa route. Les peuples s'en vont répétant sans cesse les doux mots de *liberté* et d'*égalité*; mais ces mots paraissent être devenus pour eux vides de sens, et ils se consacrent à la poursuite de vains fantômes qui leur échappent toujours. Si nous cherchons l'explication d'un phénomène si extraordinaire au premier abord, nous n'avons pas de peine à la trouver dans la grande révolution religieuse du 16^e siècle, laquelle bouleversa toute l'Europe et devait avoir pour résultat nécessaire, en mettant fin à la belle république catholique du moyen âge, d'introduire sur les ruines du passé qu'elle accablait de ses reproches un ordre de choses tout à fait nouveau. La Réforme, en proclamant la souveraineté de la raison individuelle, ruinait par sa base l'édifice entier du catholicisme. L'infailibilité du communiant réformé remplace l'infailibilité du pontife de Rome; et dès lors, délivrés de ce haut contrôle de la tiare, qui avait jusqu'au dernier quart d'heure si énergiquement protégé les droits des peuples contre l'ambition et l'injustice de leurs oppresseurs, les rois purent abuser impunément de leur pouvoir et employer au malheur de leurs sujets une autorité qu'ils ne devaient consacrer qu'à faire fleurir

au sein de leurs états le bonheur et la joie. La société n'avait donc rien gagné au change; mais elle y avait perdu avec la foi son repos et sa paix. Dès cet instant le doute et le scepticisme ne cessèrent de la harceler, et un fatal marasme s'appesantit sur elle, la menaçant d'une dissolution prochaine. Comme un corps épuisé par toutes les fatigues d'une longue maladie, et qui, impuissant à résister davantage à la violence du mal, tombe dans un état d'extrême langueur et conserve à peine le sentiment de sa propre existence, ainsi les nations, travaillées depuis le 16^e siècle par un indéfinissable malaise, en proie à mille douleurs secrètes, et errant sans boussole sur une mer féconde en tempêtes, s'égarèrent au hasard et restèrent séparées de leur centre. La société avait perdu son Dieu, et dans son délire elle s'épuisa en vains efforts, en froides théories, en insoutenables systèmes, pour remplacer ce qu'elle avait abandonné.

Les mêmes causes produisirent partout les mêmes effets; mais les conséquences de la Réforme ne se manifestèrent pas au même moment dans tous les pays de l'Europe. Quoique profondément ébranlée par une si effroyable secousse, la France avait pu respirer encore quelque temps heureuse et tranquille à l'ombre de la foi. Cependant le protestantisme avait déposé dans son sein tous ses germes rationalistes, et ils devaient porter leurs fruits. Aussi bientôt on entend

retentir un grand nombre de voix perfides. Le 18^e siècle venait de commencer. La philosophie se perd d'abord dans de futiles théories; puis, réduisant en lambeaux la belle et précieuse robe que lui avaient léguée les âges précédents, elle s'affuble du hideux manteau du matérialisme le plus dégradant et du cynisme le plus effronté. Représenté par les encyclopédistes, le *philosophisme* eut bientôt amené tout le monde moral sur les bords de l'abîme. La licence effrénée du siècle lui avait largement préparé les voies. Deux philosophes anglais, Bacon et Locke, deviennent les déités de la nouvelle religion scientifique, et à leur suite un sensualisme sans frein ni pudeur fait invasion dans la société. Il infecte de son souffle mortel tout le champ de l'intelligence. Sciences naturelles, sciences philosophiques, sciences historiques, sciences morales et religieuses, sciences politiques, il souille tout ce qu'il touche; rien n'échappe à son influence délétère. On voit même des hommes auxquels on ne saurait contester un véritable talent le dépenser misérablement à soutenir une si ignoble cause. Voltaire, qui emprunta ce système à l'Angleterre, fut le premier à lui donner droit de bourgeoisie sur le continent. L'abbé de Condillac en formula ensuite les lois dans sa célèbre *Logique*, désireux sans doute de l'élever par là au grade d'une véritable science. Vinrent enfin Helvétius et d'Holbach, qui

essayèrent d'en faire l'application aux prescriptions de la morale et en pressèrent les dernières conséquences.

Bientôt l'arbre put se faire juger à ses fruits. Alors l'impiété ne connut plus de bornes; et il serait difficile de nommer un seul point que l'on n'eût pas nié, l'arme de la dialectique à la main. Dans ces jours d'amer et pénible souvenir, tout fut remis en question, tout, jusqu'aux vérités les plus fondamentales sur lesquelles sont assis l'ordre social et la civilisation des peuples. Mais ce fut de préférence contre l'autorité religieuse que se portèrent toutes les forces de l'incrédulité. Mystères, dogmes, sacrements, rien ne fut épargné. En butte à mille attaques diverses et battue en brèche de toutes parts à l'aide du lourd bélier d'une érudition ignare et mensongère, l'antique édifice de notre foi sembla crouler, ébranlé par tant de mains à la fois. Or, chacune des violentes secousses qui éclataient au sein de la société religieuse avait son retentissement dans la société politique, que l'on vit bientôt trembler à son tour, vivement agitée sur toutes ses bases et sérieusement menacée dans toutes ses institutions. La désolation avait rempli les cœurs généreux.

Au sophisme succédèrent le sarcasme et l'amère ironie. On les lança encore contre nos vérités saintes; on défigura, on parodia nos livres inspirés. Tout fut mis en œuvre, et les absurdités de la

science, et l'impudence de nombreux écrits composés en haine du Catholicisme, dans le délire de la fièvre irrégieuse,—pour briser les chaînons qui relient l'admirable histoire de la religion et font sa grande gloire. On insulta à nos cérémonies les plus graves, à nos plus augustes croyances. Le ridicule fut à longs flots déversé sur tout ce qu'il y avait jamais eu de saint, de vénéré dans le monde. La justice, le dévouement, la pudeur, furent proclamés des mots sans aucune signification, qu'il était temps d'apprécier à leur véritable valeur. Le croyant, honni de tous, passait pour un fanatique et un misérable illettré, tandis que l'incrédulité étalait ses livrées avec un noble orgueil dans les salons des esprits-forts. Aussi de tous côtés s'affichaient hautement l'irrégion et l'impiété. C'était le brevet de savoir-vivre et de bon ton.

Je viens d'indiquer brièvement les ravages causés par l'influence du Protestantisme dans le double ordre moral et religieux. Là toutefois ne devait pas s'arrêter le principe du mal: il devait encore se manifester par des résultats plus éclatants, plus pratiques, et agir spécialement sur l'ordre politique. Mais à cette fois tout recula d'épouvante, et la France, la France monarchique et catholique, dut revêtir sa robe de deuil. Le trône croula, et plus d'une royale victime alla porter sur l'échafaud sa tête innocente. Les temples furent profanés ou réduits en cendres, les

choses saintes livrées à de honteuses abominations. Au nom de la liberté, on brisa la Croix, qui avait apporté au monde la véritable liberté, qui avait relevé la femme de la déchéance du paganisme, qui avait fait tomber les fers de l'esclavage! Les morts mêmes ne purent obtenir grâce, et, par un brutal raffinement de cruauté, ils furent poursuivis jusque dans leurs tombeaux. La guillotine se promena triomphante d'un bout de la France à l'autre, abattant tous ceux qui, par leurs vertus, leurs richesses ou leur science, faisaient obstacle à l'établissement de l'égalité. Les *Terroristes*,—on ne pouvait mieux nommer ces hommes si dégradés, avides du sang et de larmes, et qui se ravalait eux-mêmes bien audessous de la brute,—les Terroristes renversèrent avec une infernale persévérance tout ce qui gênait leur ambition ou leur orgueil. Et puis, quand ils furent las de frapper, d'usurper ou de proscrire, on les entendit proclamer le *triomphe de la raison!* Et la raison envahit les autels du Dieu vivant! Et elle reçut avec délices, dans la personne de ses infâmes représentants, l'encens et les hommages d'une société qui râlit son dernier soupir! Cependant, comme c'était par trop insulter à l'humanité que de lui donner pour déesse une impudente comédienne, on voulut bien rendre à Dieu une partie de ses anciens droits. Sur le Champ-de-Mars une fête solennelle est célébrée en l'honneur de l'Être-Suprême. Robes-

pierre y fait les fonctions de grand-pontife. Le symbole de la nouvelle religion se formulait avec une merveilleuse simplicité : deux dogmes seulement le constituaient, et le Comité de Salut public fit inscrire au fronton des temples qu'avaient encore épargnés la hache du vandalisme et la haine des incrédules : *Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'imortalité de l'âme.*

Malheureusement, la France, à cette époque, était devenue le guide du reste de l'Europe. L'Allemagne surtout, la Prusse, la Suède, accueillirent avec empressement ses désastreux exemples, et s'empresèrent d'adopter les tristes doctrines de *l'Encyclopédie*, qui coïncidaient fort bien d'ailleurs avec leurs propres croyances religieuses. Les idées nouvelles, propagées par le bel-esprit, trouvèrent des sympathies jusques à la cour de Petersbourg, et les sophistes reçurent des honneurs inouïs. Oh ! alors, dans ces jours de deuil et d'accablement profond, la société était réduite à un bien désolent état ! Penchée depuis longtemps sur le bord de l'abîme, elle allait s'y engouffrer, quand surgit, plein d'espoir et d'avenir, le 19^e siècle, qui avait mission du ciel pour guérir la plupart des maux engendrés par le philosophisme, et arrêter le monde au milieu de sa ruine.

Le 19^e siècle commence par un retour de la société aux principes sacrés qu'elle avait apostasiés pendant tout le 18^e. La croix, contre laquelle s'étaient particulièrement dirigées les fureurs de l'incrédulité,

demeure seule debout, après le vaste naufrage de la révolution française. Le pouvoir politique rouvre les églises ; et ce n'a pas été l'un des moindres titres de gloire du plus vaillant héros de ces derniers temps, que de s'être hautement déclaré en faveur de la religion.

Aux premiers jours de la Restauration commence à s'opérer, dans la philosophie, la grande transformation dont *M. Cousin* deviendra, quelques années après, le plus puissant fauteur. Ceci a besoin d'explication.

Nous avons vu que le matérialisme constitua le principal caractère de la philosophie du 18^e siècle. Le Directoire, qui fut comme un temps de halte pour les esprits entre les sanglantes horreurs de 89 et les brillantes conquêtes du Consulat et de l'Empire, s'occupa de la réorganisation de l'enseignement et rendit à leur destination primitive les établissements scientifiques qu'avaient fermés les anarchistes des années précédentes. L'Institut est alors fondé. On crée en même temps l'École Normale ; la philosophie y occupe une des premières places, et bientôt cette institution réunit dans son sein une élite de professeurs et de savants distingués. Cependant les philosophes non catholiques d'alors soutiennent encore les funestes et absurdes doctrines de Condillac. Le nom seul est changé : le sensualisme a été décoré du titre pompeux *d'idéologie*.—L'Empire fut une magnifique époque de grandeur militaire et de progrès matériel ;

mais pendant cette période l'intelligence devait végéter, réduite à l'inaction. En effet, les travaux de la pensée demandent, pour être exécutés, le calme et le repos. Et l'Empire, avec le tumulte de ses armées, avec ses bulletins de champ de bataille, sa bruyante agitation, ses guerres continuelles, ses cris de victoire ou ses défaites, plaçait les hommes d'études au milieu d'une atmosphère de distractions constantes qui les empêchaient d'élaborer aucune conception vraiment sérieuse. Ajoutez à cela que Napoléon avait pris en grippe les *Idéologues*, et vous comprendrez pourquoi il y a eu sous le règne du grand homme si peu de mouvement philosophique.

Il serait toutefois peu exact de dire que ce mouvement eût été tout à fait nul. Ce fut sous l'Empire que *La Romiguière* professa la philosophie à la Faculté de Paris et qu'il publia ses *Leçons*. Personnifiée dans cet homme célèbre, son dernier et plus brillant représentant, la philosophie matérialiste abandonne ses doctrines dégradantes pour se rapprocher du spiritualisme. Elle n'a pas encore entièrement renoncé aux vains rêves dont elle se berçait pendant le 18^e siècle ; elle n'est pas devenue franchement spiritualiste ; mais elle a profondément modifié son système, et elle ne serait pas si loïn de croire maintenant à l'existence d'un principe pensant, distinct complètement de la matière. L'enseignement de *La Romiguière* est une forme bien adoucie du *Condil-*

lacione ; c'est à peine si on y reconnaît les traits de la théorie de la sensation. Ce philosophe fait toujours, il est vrai, une large part aux sens dans l'acquisition de la vérité ; mais il ne rejette pas la réflexion, il en proclame la nécessité pour généraliser les données individuelles fournies par l'expérience extérieure, pour les élever au grade de notions. L'auteur du *Traité des Sensations* supposait l'âme passive et seulement passive ; *La Romiguière* lui reconnaît, au contraire, une véritable activité. L'idée, pour lui, ne dérive plus seulement de la sensation ; elle y prend bien encore son origine, mais en dernière analyse ce qui produit l'idée, c'est l'activité intellectuelle.

Après *La Romiguière*, sous l'Empire encore, de 1811 à 1814, la parole grave et éloquente de *Royer-Collard* se fit entendre à l'École Normale. Comme son prédécesseur, et mieux que lui, ce philosophe bon et modeste fit certainement sa trace dans le champ des sciences morales et métaphysiques, et l'empreinte qu'il y laissa fut profonde. Il acheva la déroute du matérialisme, et, plus franchement encore que *La Romiguière*, il revint à des doctrines plus pures et plus consolantes. Mais le germe, que l'enseignement de ces savants hommes avait déposé dans la jeunesse, ne pouvait mûrir sous le ciel agité de l'Empire. Il avait besoin, pour se développer, d'un air plus pur et moins souvent bouleversé par la tempête. Les circonstances, nous

l'avons dit, n'étaient nullement bonnes pour la philosophie. Cependant l'impulsion avait été donnée, et des événements plus favorables devaient la déployer au large.

Aussi quand, avec la Restauration, le silence et la paix ont succédé au bruit de l'orage, quand l'esprit militaire de l'Empire a disparu, et que les armées françaises ont fini de se déverser sur l'Europe comme l'avalanche qui roule de la montagne, la philosophie entre dans une phase nouvelle. Elle peut maintenant penser libre et haut ; on donne justice à ses droits, et elle profite avec empressement de cette heureuse position. Aussitôt a lieu une révolution importante. La transformation qui s'était déjà faite, quelques années auparavant, dans les opinions de La Romiguière, s'opère encore d'une manière plus remarquable peut-être, dans plusieurs autres philosophes qui, sous le Directoire, avaient aussi patronné de leurs noms puissants la doctrine condillacienne. *Maine de Biran, de Gérando*, et après eux *M. Droz*, sont passés du camp du matérialisme dans les rangs opposés ; et on aperçoit une immense distance entre leurs derniers écrits et ceux qu'ils avaient composés au commencement de ce siècle. Cependant le véritable spiritualisme ne fut pas encore nettement formulé par cette école qui avait conservé quelques restes du triste héritage de l'idéologie. Les philosophes dont nous venons de parler reconnaissent dans l'homme une substance douée de passion et d'intel-

ligence, une force immatérielle ; car les progrès de la physiologie les avaient forcés d'admettre l'existence du principe vital. Mais, entre la reconnaissance de ce principe et celle de la spiritualité de l'âme, il y avait encore un bien grand espace à franchir. Il était réservé à l'École Écossaise d'effacer la distance, en préparant doucement les voies à la doctrine de M. Cousin.

École Écossaise.—La plus marquante époque de la philosophie contemporaine, je parle toujours de la philosophie constituée en dehors des idées chrétiennes, s'ouvre par l'École Écossaise. Importées en France aux derniers jours de l'Empire par Royer-Collard, les doctrines de *Reid* et de *Dugald-Stewart* n'avaient pas eu tout d'abord, ainsi que nous l'avons déjà observé, une grande propagation. Sous la Restauration, qui semblait particulièrement inviter aux graves études de la philosophie, on continua de les développer à l'École Normale, et elles furent alors accueillies par la jeunesse avec le plus vif enthousiasme. Le moment était venu où les leçons de Royer-Collard devaient porter leurs fruits et trouver de nombreux échos, pour la vigoureuse résistance qu'elles avaient constamment opposée au sensualisme. Doctrine de transition, la philosophie Écossaise convenait merveilleusement à des temps aussi de transition. On était, au moment de son apparition, pleinement fatigué du matérialisme. On voyait tout ce que cette théorie avilissante renferme de

contraire aux plus nobles instincts de l'homme. On sentait la nécessité, l'urgence d'une philosophie mieux en harmonie avec notre véritable nature. Et pourtant, on n'aurait pas voulu arriver d'un seul bond au spiritualisme ! Le passage eût été trop brusque, et les esprits, à cause de l'indolence et de l'apathie qui les caractérisaient à cette époque, n'auraient pu l'effectuer sans péril. On était las de vivre dans les ténèbres, on appelait la lumière ; mais on ne désirait pas encore de la voir briller dans tout son éclat, elle aurait offusqué les yeux. Il fallait donc n'y arriver qu'insensiblement, à travers une sorte de demi jour, et et comme une teinte de clair-obscur, qui doucement et sans trop de violentes secousses, tirât la société de l'état léthargique où elle était tombée. La doctrine Écossaise fut admirablement apte à remplir ces conditions. Elle était la connexion, le principe d'union naturel et nécessaire entre le récondillacisme et le spiritualisme. Tout entière renfermée dans l'expérimentation, l'observation psychologique, dans l'étude des phénomènes du *moi*, elle n'aborda jamais qu'avec défiance les hautes questions que toute philosophie doit résoudre pour être complète. On l'entendit déclarer, au sujet des grands problèmes de notre nature, de notre origine, de notre loi et de notre destinée, problèmes dont il importe tant à l'homme de posséder une solution certaine,—qu'il y a présomption au philosophe d'en chercher la réponse,

et impossibilité d'y atteindre. Du reste, elle consacra toute la puissance de son talent à combattre les idéologues, et ses efforts furent couronnés du plus grand succès. Elle scella définitivement la tombe du condillacisme. Telle fut l'École Écossaise, qui conta un grand nombre de partisans. C'est que jamais système philosophique ne répondit mieux aux besoins de son époque, ne s'adapta mieux aux exigences de jours de fluctuations et d'extrêmes langueurs. Cependant cette école est tombée ; car une philosophie qui reste muette sur tout ce qui intéresse le plus vivement l'homme ici-bas ne peut avoir une durée éphémère. Les plus illustres disciples de l'École Écossaise se sont ralliés au drapeau de l'éclectisme, et il n'est resté de leurs théories primitives que la gloire, toujours grande assurément, d'avoir servi aux esprits comme d'acheminement vers le spiritualisme dont M. Cousin allait devenir le brillant interprète.

École Éclectique.—L'incertitude des doctrines dont nous venons de parler, son insuffisance, l'isolement absolu dans lequel elles concentraient l'homme au sein de l'observation psychologique, engagèrent les esprits méditatifs, les âmes ardentes fatiguées du doute, et que satisfaisaient peu les oscillations perpétuelles de la raison, à demander à d'autres doctrines le dernier mot sur Dieu et ses attributs, sur l'homme et ses facultés que l'école de Reid n'avait pu leur donner. On vit naître alors l'Éclectisme. Nous

avons déjà nommé son fondateur. Doué d'un beau talent et d'un noble caractère, animé de vues toujours grandes et élevées, soutenu par une conviction puissante et par toute la domination de la parole, *M. Cousin* laissa de profonds vestiges dans l'histoire des principales doctrines, qui ont paru en France de nos jours, non pas tant sous le rapport de la valeur scientifique de son système, dont nous aurons tout à l'heure à dire un mot, que pour l'heureuse révolution qu'il fit subir à la science, et la haute influence qu'exercèrent ses paroles sur le nombreux auditoire qui se pressait à ses leçons. Il sut inspirer à la jeunesse le goût des sérieuses et fortes études, et c'était beaucoup au milieu de la fausse science et de la superficialité que le 18^e siècle avait partout mises à la mode. Le premier, il eut la gloire de ramener la philosophie à une intelligente compréhension du spiritualisme, qu'avait banni de nos écoles et de nos athénées un siècle presque entier d'ignoble théories. C'est au chef de l'éclectisme, à la puissance de sa parole, que nous sommes redevables d'un immense revirement en faveur de ces belles doctrines, alliées naturelles de la Foi chrétienne. *M. Cousin* était trop entièrement dévoué à la science, pour se laisser jamais aller à un culte idolâtre envers personne. Aussi fit-il justice des célébrités injustement acquises. Il sut envisager à son véritable point de vue la philosophie du siècle passé; et le jugement sévère qu'il en porta, alors même que, sous la Restauration,

les pernicious germes de l'impie étaient encore restés au fond de bien des cœurs, et que les œuvres de Voltaire, de Diderot, de Jean-Jacques, et de leurs adeptes, obtenaient un nombre prodigieux d'éditions,—ce jugement ne contribua pas peu à la faire tomber dans le profond discrédit où elle est aujourd'hui ensevelie. Il mit au jour l'artifice des menteuses assertions de l'école antichrétienne, puis il la précipita sans pitié du piédestal où l'avait un instant élevée l'égarement des hommes. Et, chose remarquable et qui peut nous donner une preuve de la révolution opérée par le célèbre professeur au milieu de la jeunesse de nos écoles, c'est qu'il n'eut pas plutôt laissé tomber ses paroles de mépris sur les facéties subtiles du philosophisme, qu'à l'instant même un unanime applaudissement est venu révéler les vives sympathies de son jeune auditoire.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, l'éclectisme aussi a eu ses torts, ses défauts très-graves. Il voulait arracher les esprits à l'erreur pour les ramener à la vérité. Malheureusement ses efforts n'ont pas été assez habilement dirigés; il a beaucoup trop présumé des forces de la raison humaine, et le but a été dépassé. Et la philosophie, comme dégagée de l'erreur en deçà, est allée aboutir à l'erreur au-delà de la vérité. C'est que l'éclectisme, malgré les services qu'il a rendus, avait eu la prétention de se constituer sans l'aide de la foi; et tant que la raison toujours faillible de l'homme, soit qu'on la considère in-

dividuellement, ou bien qu'à l'exemple de l'éclectisme on fasse un appel à la raison de tous les peuples, de tous les lieux ; tant, dis-je, que la raison humaine prétendra se poser comme le véritable et l'unique point d'appui dans la recherche de la vérité ; tant que l'on définira la philosophie *la réflexion enfin émancipée de l'autorité*, les systèmes édifiés sur un fondement si ruineux, quelle que soit d'ailleurs la puissance de génie avec laquelle on les défend, finiront toujours par s'écrouler, comme ces châteaux de cartes qu'élève à grands frais la main de l'enfant, et que le plus léger souffle suffit pour renverser. Ainsi advint-il à l'éclectisme. Méconnaissant la véritable nature de l'homme qui est un être *enseigné* et non un *révélateur*, ce système s'était flatté de constituer la science avec le seul secours de la raison. Nous savons comment il a atteint son but. L'éclectisme posait en principe que l'erreur absolue n'existe nulle part ; "qu'il n'y a pas de systèmes incomplets, assez vrais en eux-mêmes, mais vicieux dans la prétention de contenir en chacun d'eux l'absolue vérité qui ne se trouve que dans tous", qu'il y a au fond de toute théorie une ou plusieurs vérités partielles, et que la saine philosophie consiste à réunir en un seul corps toutes ces vérités éparses, en un seul foyer tous ces rayons divergents. Chaque système, dit encore M. Cousin, contient en soi la réalité ;

mais par malheur il la réfléchit par un seul angle... Le tort de la philosophie, c'est de n'avoir considéré qu'un côté de la pensée et de l'avoir vue toute entière dans ce côté... L'incomplet, et par conséquent l'exclusif, voilà le tort de la philosophie. Mais elle domine tous les symptômes, elle fait sa route à travers tous et ne s'arrête à aucun. Amie de la réalité, elle en compose le tableau total des traits empruntés à chaque système*. Ainsi, d'après cette spéculation qui, du reste, n'est pas nouvelle, toutes les opinions humaines, quelque contradictoires qu'elles puissent être, doivent avoir le même droit à notre respect ; car il y a dans toutes un fragment, une facette, si je puis dire ainsi, de la vérité absolue. A la bonne heure ! Mais le moyen de dégager cette partie du vrai de la multitude d'erreurs à laquelle elle se trouve si souvent accolée ? comment distinguer dans les opinions, innombrables des philosophes de toutes les sectes, de toutes les écoles, ce qui est vrai, immuable, impérissable, de ce qui n'est que contingent, mobile, incertain ? Assurément, il faudrait pour ce triage un coup d'œil bien sûr et bien exercé, un critère infaillible, une règle à toute épreuve. Et voilà précisément ce qui manque à l'éclectisme. Sans ce *critérium* de vérité cependant, le système de M. Cousin n'offre plus aucune signification. En effet, si toutes les opinions sont vraies en certain sens,

* *Fragments Philosophiques*, p. 314.

* *Fragments Philosophiques*, p. 314.

fausses par un autre côté, et si vous n'avez pas le moyen assuré, inmanquable, de discerner le vrai du faux, de quel droit viendriez-vous prétendre que votre opinion est plus conforme que la mienne à la raison absolue, quand ma raison à moi fait, tout au même titre que la vôtre, partie intégrante de cette raison absolue? L'éclectisme a oublié de se préoccuper de cette difficulté; mais l'eût-il même entièrement résolue, eût-il été en possession de ce critère toujours certain dont nous venons de parler, il n'aurait pu encore constituer un véritable système de philosophie. Et voici pourquoi :

Un système philosophique ne consiste pas seulement dans la collection plus ou moins logiquement ordonnée d'un certain nombre de vérités, dans un ensemble de propositions, plus ou moins savamment enchaînées. Tout système implique le concours de trois éléments : 1° un principe suprême : 2° un ensemble de dogmes scientifiques, de propositions philosophiques, formant la synthèse du système, et d'abord étroitement liées les unes aux autres, ensuite subordonnées au principe suprême; 3° enfin, une méthode analogue au principe et aux propositions qui en découlent, c'est-à-dire une série de termes servant à faire l'application du principe aux conséquences. Or, la plus importante de ces conditions, celle qui donne surtout au système un caractère scientifique, ne se trouve pas dans l'éclectisme. Par là même, en effet,

que cette doctrine proclame que la vérité existe partiellement au fond de chaque opinion, quelle qu'elle soit, et que tout le travail du philosophe doit être de la dégager des faussetés qui peuvent y être mêlées, elle se reconnaît, implicitement du moins, dépourvue de tout principe fixe, de toute vérité première, qui doit servir de point de départ et comme de pivot à un système véritablement scientifique, et à laquelle doivent se rattacher, en se coordonnant entre elles, toutes les vérités secondaires. C'est assez dire que la doctrine du célèbre auteur des *Fragments Philosophiques*, laquelle ne fut guère qu'une sorte d'imitation du syncrétisme alexandrin, ne pouvait jamais devenir un système philosophique digne de ce nom. Privé tout à la fois d'un régulateur exact dans le départ qu'il est obligé de faire de chaque doctrine, et d'une base inébranlable sur laquelle puisse reposer tout l'édifice, l'éclectisme, si jamais il se fût mis à l'œuvre pour réaliser son utopie et nous donner un traité complet et synthétique de philosophie*, se serait trouvé réduit à ne présenter autre chose que la réunion de tous les contraires, à n'être qu'un bizarre amalgame de

* On sait que M. Cousin n'a pas cherché à formuler un ensemble complet de philosophie; il a traité d'une manière supérieure quelques questions d'un *Cours de Philosophie* ou quelques parties de l'histoire de cette science. Pour le reste, ses travaux se bornent à la traduction ou à la remise en lumière des philosophes célèbres, comme *Platon, Proclus, Descartes*, le *P. Andre*, etc.

vérités et d'erreurs, puisées à tous les systèmes, empruntées à toutes les écoles et accouplées les unes aux autres sans lien, sans connexion obligée avec un principe suprême. C'eût été, comme on l'a très-bien dit, une sorte de table en marqueterie, à laquelle même on aurait pu encore contester, plus d'une fois sans doute, l'avantage de satisfaire l'œil par une sage et agréable disposition de ses parties. Grâce aux circonstances dans lesquelles elle apparaissait, à sa teinte si fortement spiritualiste, et surtout à l'entraînante ardeur et à la magie de son auteur, cette théorie a bien pu trouver à son début de nombreuses et illustres sympathies; mais l'engouement fut bientôt passé, et les partisans de l'éclectisme se séparèrent peu à peu du maître. On dirait que M. Cousin lui-même a fini par comprendre toute l'insuffisance scientifique de sa doctrine, et combien elle était mal à l'aise devant le regard assuré de la critique. Aussi, dans la suite, a-t-il abandonné à son tour le drapeau qu'il avait le premier arboré, et il a demandé asyle au *panthéisme*, après s'être laissé fasciner par les brillantes ab-

stractions des penseurs de l'Allemagne, et notamment de Hégel.

Pendant que les idées du chef de l'éclectisme moderne subissent cette remarquable transformation, le matérialisme se réveille tout à coup du sommeil de sa tombe, et, jetant loin de lui son suaire de mort, vient disputer au spiritualisme le terrain dont celui-ci s'était rendu maître. Appuyé du prestige d'un grand nom, il redevient pour quelques instants dominant dans les sciences médicales, et essaie même de se remettre en honneur comme puissance philosophique*. Mais son nouveau triomphe devait être de peu de durée, et il n'empêche pas le spiritualisme de continuer sa paisible route. On vit même plus tard ceux qui avaient d'abord applaudi aux désastreuses doctrines de *Broussais*, rougir de leur conduite, et chercher une excuse à leur faiblesse dans le talent du fameux professeur.

**De l'Irritation et de la Folie.*

L'Abbé C. BRETON.

A continuer.

DU ROMAN A NOTRE ÉPOQUE.

Nous sommes loin du temps où le docte Huet définissait le Roman "un agréable amusement des honnêtes paresseux." Aujourd'hui, surtout depuis 1848, ce poème bourgeois n'est ni beau, ni amusant, mais terne et scandaleux ; et les paresseux, qui n'ont pas diminué, et qui le dévorent plus que jamais, y cherchent et y trouvent tout autre chose qu'un honnête passe-temps. Lecteur enthousiaste de *Salummbô*, ne m'appellez pas un Alceste maussade, ce n'est pas moi qui parle, mais l'un de vos artistes les mieux rétribués, l'un des spéculateurs les plus embaumés des parfums du réalisme. Avez-vous lu la préface ou plutôt la proclamation que M. Ernest Feydeau a mise en tête d'un de ses derniers romans, *un Début à l'Opéra* ? Vous y verrez qu'il "ne permet pas la lecture de ses livres aux jeunes gens et aux jeunes personnes." Est-ce obscur ? et accuserez-vous l'auteur de *Fanny* d'être un peu farouche ? Je le crois d'autant moins que cet aveu ne le corrigera pas. Il est artiste. Or "l'artiste n'obéit pas à des principes. Il est doué par la nature d'un tempérament particulier ; et il n'est rien de plus absurde à un artiste que de chercher, sous prétexte de morale ou d'autre chose, à fausser son tempérament."—Fort bien ! question de morale, scrupule

religieux, fi donc ! Ma loi, c'est ma nature : aux aigles, les plaines de l'air ; à d'autres un plus vulgaire domaine. Après ce triste et dédaigneux programme, vous croiriez peut-être que les artistes qui ne relèvent que de leur divinité, sont maîtres de leur plume, et qu'on doit reprocher à leur tempérament (s'il est permis de leur reprocher quelque chose) les extravagances de leurs pensées. Hélas ! ces rois indépendants sont les esclaves de la société. "Les malheureux ! pourquoi seraient-ils restés purs, élevés, détachés de la matière, quand le reste de l'humanité s'y enfonce tout d'un bloc ?" —Voilà un bel et touchant aveu ! Parce que la société renferme dans son sein des hommes aux intérêts corrompus, ignobles, matériels, vous, leurs guides, vous devez éteindre vos flambeaux ! La vertu sera soumise au suffrage universel ; et il sera moins honorable, même aux plus mauvais jours, de s'appeler Sénèque ou Tacite que Pétrone ou Apulée !

Mais non, ne parlons pas d'honneur : le mot est vieux. Ce qu'on nommait honneur n'est autre chose que le succès coté, et c'est à ce prix que l'on doit estimer nos romanciers, Gloire à MM. Feydeau et V. Hugo ! *Fanny* a vu trente fois le jour ; et la société

reconnaissante a payé au grand poète 800,000 francs pour l'avoir appelée une marâtre et ses enfants des *Misérables*!

Sérieuses réflexions que nous a inspirées la lecture d'un excellent ouvrage; le *Roman contemporain* (1848-1864,) par M. Nettement. Il est, comme tous ceux de l'auteur, écrit dans un style pur, ferme et imagé, avec une âme noble et impartiale, qui sait contenir sa légitime indignation et respecter le talent même dégradé; car, tout démon qu'il est, le génie profanateur conserve le reflet assombri d'une beauté divine. Ce livre, écho des réflexions de bien des gens honnêtes, offre de plus aux jeunes lecteurs l'avantage d'une direction littéraire et morale. Vous craignez de vous enfoncer dans ce vaste marais; M. Nettement vous en fera la topographie; et vous pourrez parcourir ce triste pays sur des dalles propres et régulières. Que si vous vouliez vous aventurer avec précaution sur ce sol que Tacite appellerait *humenti et lubrico*, M. Nettement vous en montrera les abîmes, les dangers, les voies les plus sûres. Ici sont les romans franchement détestables, d'où l'art lui-même s'est exilé; ils sont illisibles et répugnent même à l'analyse. Là, sont ces écrits passionnés, où l'on respire un air empesté. Fuyez, vous dira le sage Mentor, ces rives bordées de rochers féconds en naufrages. Enfin, vous vous consolerez dans votre voyage brumeux, quand vous aper-

cevrez de loin en loin quelque îlot pittoresque et parfois doré par le soleil.

Tentons, si vous le voulez bien, une petite excursion dans ces parages malsains. Il faudra faire bien des critiques, mais personne nous reprochera notre loyale franchise. La vérité et le bon goût nous en font un devoir, et nous l'accomplirons sans colère comme sans partialité. Commençons par les noms les plus tristement célèbres.

Vous avez lu peut-être *la Dame aux Perles* de M. Alex. Dumas, fils, comme vous aviez lu autrefois *la Dame aux camélias*? Je le regrette pour vous, mais alors je crois que vous ne désavouerez pas ce jugement: Dans ce livre, "l'imagination se trouble, la notion du vrai et du beau s'obscurcit..... Le duc, qui représente le grand monde, est si hideux que les vices moins compliqués du demi-monde, que l'auteur a groupés autour de cette monstrueuse figure, en deviennent presque naturels." En voilà assez pour que vous, jeunes lecteurs, qui n'avez point parcouru ces pages, dont "on ne saurait parler d'une manière claire sans devenir cynique" vous n'avez pas envie de les connaître, malgré "un certain talent dans le récit, et un style qui ne manque pas de couleur." Il vous suffira de savoir que vous y verriez "la bohème du vice doré, élégante, couverte de soie, de dentelles et de diamants, mais odieuse et immonde comme ces cercueils qu'on enveloppe de velours et qui

n'en renferment pas moins la pourriture et les vers."

Ce mot de bohème rappelle un nom et une histoire. Cenom, c'est celui de M. Henri Murger ; son histoire, c'est le drame de sa vie. " Ah ! la bohème, ce n'est pas toujours gai, nous dit-il ; les bohémiens cavalcadent, il est vrai, sur les plus ruineuses fantaisies, buvant des meilleurs et des plus vieux, et ne trouvant jamais assez de fenêtres par où jeter leur argent. Puis, quand le dernier écu est mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur convert est toujours mis, et, précédés d'une meute de ruses, braconnant dans toutes les industries qui se rattachent à l'art, ils chassent du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cent sous." Oui, il l'a chassé souvent et l'animal féroce l'a dévoré. Comme son ami Jacques et Mimi expirant à la fleur de l'âge, Murger, âgé de vingt-sept ans, mourut à l'hôpital. " La bohème, disait-il à M. About, est une maladie, et j'en meurs."

Ajoutons à la liste de ces livres qui ont fait époque et scandale, la *Fanny* de M. Ernest Feydeau. " Nul livre ne permet de mesurer d'une manière plus exacte la décadence de la morale publique dans la société française. *Fanny* est un livre où il n'y a pas un mot pour l'âme, pas un mot qui parte du cœur et qui aille au cœur. . . " On allègue en sa faveur le dénoûment : ce jeune fou qui, aigri par un

malheur criminel, se prépare dans la solitude à un suicide. En vérité, cet ouvrage est bien mauvais puisqu'un suicide prémédité en est la page la plus belle et la plus morale.

Fanny vaut-elle mieux que *Salammbô* et *Madame Bovary* de M. Gustave Flaubert ? Nous l'ignorons. Ce sont les œuvres d'une même école réaliste. Sous prétexte de vérité, cette école commence par enlever l'âme ; puis elle dissèque minutieusement chacune des fibres de l'animal. Elle vous dit que " la sensibilité n'est qu'un sensualisme raffiné ; l'affection, un attrait physique ; la bonté, le résultat de la faiblesse et de la bêtise ; le génie, le trop-plein des sensations." Sous prétexte de réalité, ses personnages sont tout plus hideux les uns que les autres. Une femme corrompue, épouse d'un homme vulgaire, entourée d'un charlatan, d'un usurier, d'un vicillard débauché, d'une voleuse, de dévots " cossus, bourrus, obtus," d'un prêtre malpropre, d'une femme de chambre effrontée et d'un aubergiste cupide : voilà quels seront les portraits de *Madame Bovary*. Est-ce réel, et la société moderne, avec ses défauts et ses caractères avilis, ne renferme-t-elle pas aussi des vertus et des gloires ? Nous ne nous donnerions pas la peine de poser une pareille question, si les nombreux lecteurs de ces tristes ouvrages ne nous en laissaient le droit.

Non, l'homme qui a une con-

science et qui croit encore à l'âme et à l'honneur, ne jettera qu'un regard de mépris sur les œuvres de l'école réaliste, signées des noms de MM. Feydeau, Flaubert, Dumas fils, Aurélien Scholl, Audebrand, Arnould Frémy, Deltuff, et autres peintres du demi-monde qui se rattachent avec moins de talent à la manière d'Eugène Sue. Il se dira, avec les plus grands génies de l'antiquité, que plus l'homme se rapproche de Dieu plus il entre dans le monde à la fois idéal et réel. Il sera heureux, avec Platon*, "de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines condamnées à périr, mais de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine... Et n'est-ce pas en admirant la splendeur éternelle que l'homme pourra enfanter et produire, non des images de vertus, parce que ce n'est pas à des images qu'il s'attache, mais des vertus réelles et vraies, parce que c'est la vérité seule qu'il aime?"

Le réalisme n'a donc réussi à enfanter que des productions fausses, obscènes et sans mérite littéraire. Sous une autre inspiration, certains romanciers de talent arrivent presque au même résultat. Ne mettons pas cependant, à côté de MM. Feydeau et Flaubert, George Sand et Victor Hugo. Au moins, dans les œuvres de ces deux auteurs, on trouve du génie, quelquefois un souffle spiritualiste.

* *Banquet*, discours de Diotime.

"*Tamaris*, dit M. Nettelement, est l'un des plus honnêtes romans sortis de la plume de G. Sand... Le sentiment de *Mont-Revêche* est généralement convenable." Mais dans ces romans même, que de scènes risquées, quelle froide et pâle religion! Et si nous arrivons à *Mademoiselle de La Quintinie* quelle impiété, quelle lutte épouvantable et hypocrite d'une piété exagérée, étreinte dans les bras du scepticisme qui ne la presse contre son cœur que pour l'étouffer! N'allez pas croire cependant que Madame Sand ait dit son dernier mot dans ce pamphlet. "Toute ma vie, écrit-elle quelque part, j'ai eu un roman en train dans ma cervelle. Il me fallait un monde de fictions, et je n'ai jamais cessé de m'en créer un que je portais partout avec moi." Ne désespérons donc pas : plus tard peut-être une nouvelle *Sybille*, parodiée d'avance par *Mademoiselle de La Quintinie*, sortira sans effort et sans contradiction de cette imagination féconde et rêveuse.

George Sand, que je rapproche de Victor Hugo parce que leurs œuvres, socialistes et sans moralité, ne sont pas sans mérite littéraire, n'occupe pas cependant le même plan dans le tableau de M. Nettelement. Il a consacré à la critique des *Misérables* la plus grande partie de son ouvrage. Ces dix volumes sont en effet, depuis 1848, un des événements les plus importants de notre histoire romanesque. Arrêtons-nous donc quelque temps à cet épisode.

Victor Hugo est un poète, et Dieu lui a donné du génie. Malheureusement, ce génie a été gâté par l'adulation et les mauvaises lectures, comme nous le raconte *le Témoin de sa vie*. Il a été, d'après son aveu, "rôdeur de barrières." Une pareille éducation ne tarda pas à porter ses fruits. Le sublime enfant ne connut plus d'autres lois que les caprices de sa fantaisie, et voulut devenir législateur du Parnasse et de la société. Passe encore pour le Parnasse, où des immortels portaient jusque-là des couronnes bien vertes ; mais cette pauvre société, que lui avait-elle fait ? Elle lui avait donné pensions, fortune, honneur, place à l'Académie, dans les chambres législatives ; M. Victor Hugo avait tout accepté de ses mains avec résignation. Mais le nouveau Prométhée fut un jour cloué sur un rocher anglais ; alors tout fut oublié ; et c'est du haut de ce Caucase qu'il fait entendre ces cris déchirants : "Tant qu'il existera par le fait des lois et des mœurs une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle : la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore,

tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, les livres de la nature de celui-ci seront utiles."

Non, ils ne seront pas utiles, parcequ'ils aigriront par des mensonges envenimés des plaies qu'ils ne pourront guérir. Il n'est pas vrai de dire que l'homme soit dégradé par le prolétariat. Le serviteur ne se courbe pas devant son maître, comme devant une idole ; le christianisme a brisé les chaînes de l'esclave. Et si par prolétaire vous entendez le pauvre, ne peut-il point, par sa bonne conduite et son travail, diminuer sa misère, et en tous cas, comme ce saint mendiant, baiser avec amour ses pauvres haillons ? Non, il n'est pas vrai que la femme soit presque toujours amenée à la déchéance par la faim. L'oisiveté, un goût excessif pour le luxe, le frénétique amour du plaisir, l'absence complète de religion, l'incorruptible ennui qui en est la suite, ne sont-ils pas les auxiliaires de la corruption des mœurs ? doit-on reprocher à la société des vices individuels, et la dame opulente ne peut-elle pas dire souvent à la pauvre femme qu'elle visite : Tu n'es pas une misérable que j'assiste, mais une sœur aimée qui me bénit ?—Non, enfin, il n'est pas vrai que l'ignorance soit la cause de la déchéance humaine ; elle en est le résultat ; je ne sache pas que la connaissance des lettres, des sciences ou des arts doivent régénérer le monde, et la lecture des *Misérables* ne nous sauvera pas. Il y a pourtant une ignorance dan-

gereuse ; c'est celle de l'auteur lui-même. S'il connaissait le véritable mystère de la douleur, il en aurait vu l'origine, les conséquences, les remèdes ; et au lieu de maudire la société, il ne dirait pas comme l'évêque Myriel : " Je crois au Père ;" il ajouterait : Je crois en Jésus Christ, mon Dieu, mon Sauveur crucifié et mon juge." A ces conditions, ces livres pourront être utiles. Mais jusqu'à ce que le christianisme les anime, ils ne rendront service qu'à M. Victor Hugo, et au plus grand nombre de prolétaires, de femmes et d'enfants, que cette spéculation littéraire lui permettrait d'assister.

Cette thèse si fautive, contre-façon de la thèse des *Mystères de Paris*, du *Juif-Errant*, et du *Riche et Pauvre*, est défendue par des faits et des arguments plus faux encore. Où a-t-on vu que l'on jette dans un baignoire des forçats qui ont volé un pain ; qu'on les y replonge pour avoir ramassé sur un chemin quarante sous ; que les évêques soient des sceptiques ridiculement charitables et heureux de recevoir la bénédiction des conventionnels ; que le gamin de Paris " qui perd son temps, jure comme un damné, hante le cabaret, parle argot, chante des chansons obscènes...., n'ait rien de mauvais dans le cœur, et soit une de ces perles d'innocence qui ne se dissolvent pas dans la boue ?" Peut-on admettre qu'un fils reste froid devant le cadavre de son père, qu'une fille, même dégradée, puisse répondre au plus affreux brigand,

si elle reconnaît en lui l'auteur de ses jours : " Il faut que nous vivions ;—crevez !" et que lorsqu'une femme s'est avilie, " l'innocence surnage sur la faute ?" Peut-on supposer sans contradiction que Dieu soit " l'idéal absolu, pratique," et que cependant il faille " l'écheniller ?" qu'un couvent en France, " en plein midi du XIX^e siècle, soit un collège de hiboux, faisant face au jour ;" et que, d'un autre côté, on y rencontre " l'innocence parfaite, presque enlevée par une mystérieuse assumption, tenant encore à la terre par la vertu, tenant déjà au ciel par la sainteté ?" Mais les contradictions sont familières à M. Victor Hugo ; il pourrait dire : comme les sorcières de *Macbeth* : Le beau est horrible ; l'horrible est le beau. " Il taille, dit M. Nettement, dans le même bloc, les Gémonies et le Capitole, il blasphème et il prie. Et c'est avec ce chaos dans la tête et ce nuage sur les yeux qu'il se propose pour guide aux intelligences. Singulier guide, qui ne sait pas même où il veut aller et qui oublie d'où il vient !"

Je n'ai rien dit des blasphèmes et des impiétés dont ce livre fourmille. Est-il permis à un poète de prêter à un personnage quelconque des mots comme ceux-ci : " Marat s'oublie comme Jésus."— " La voix du peuple, voix effrayante et sacrée, se compose du rugissement de la brute et de la parole de Dieu."—" Le crucifix est réussi ; l'homme est raté."

Je n'ai point parlé des turpitudes que ce roman renferme, et qui contrastent étrangement avec des tableaux où la vertu paraît ornée de tous ses charmes. Le secret de cet ouvrage nous était déjà dévoilé depuis longtemps dans la préface de *Ruy-Blas*. Le poète romancier a voulu plaire à tout le monde. Le réaliste lui pardonnera peut-être ses portraits de saints en faveur de ses caricatures avilies ; mais le philosophe, le chrétien, l'historien, le déiste lui-même ne verront dans cet ouvrage que des contradictions dans les termes, des exagérations dans les faits, des erreurs graves sur Dieu, la morale, la société, et des insultes à la religion et à la vertu.

Je n'ai pas encore fait la part du littérateur. Elle devrait être plus bienveillante, si dans l'étude du beau, il se préoccupait plus de la splendeur que de la vérité. Nous pousserons la bonne volonté aussi loin que M. Nettelement. Nous admirerons avec lui la forte situation où Valjean, placé entre sa conscience qui lui crie de se dénoncer en plein tribunal, et sa propre sécurité qui lui conseille de laisser condamner un misérable, prend généreusement le premier parti ; nous louerons encore un caractère original et neuf, quoique excessif, celui de l'agent de police Javert ; une scène touchante, celle qui ouvre le second volume, au moment où Fantine va se séparer de son enfant ; dans la seconde partie, le portrait de la petite Cosette, de ses

misères, de ses souffrances dans le cabaret des Thénardier, où elle vit "comme une pauvre petite mouche servante des araignées ;" la belle description des barricades et même celle de la bataille de Waterloo, parfaitement en dehors du sujet et qui ne s'y relie que par l'enseigne.

Mais que sont ces paillettes d'or au milieu d'un limon fangeux ! Qu'il faut de peine pour les trouver dans ces 3510 pages, où l'action est à chaque instant entravée par des épisodes disparates et démesurés. J'admire le récit de la bataille de Waterloo ; mais pourquoi y avoir consacré 140 pages ? Il y a de la vie dans la description des barricades : mais l'auteur devait-il donner à cet épisode l'incommensurable étendue de 400 pages ? Et les 100 pages sur les égouts de Paris, les 116 sur Piepus (sans compter les réflexions, les arrêts sans nombre dont est semé l'ouvrage), ne sont-elles pas de vrais défauts, déjà signalés par un homme qui avait au moins du bon sens :

Je saute vingt feuillets pour en trouver
la fin,

.Et je me sauve à peine au travers du
jardin.

Du jardin ! allons donc ! comment appeler l'espace où vivent et croupissent les Thénardier, les Tholomyès, les Fantine et les Cosette, où se suicident les Javert, où bavarde le vieux Gille normand, où les forçats sont défiés ? Ne l'appelons pas un jardin... Au surplus, l'égout est le paradis de M. V. Hugo.

Que dire encore du galimatias de ses antithèses, de la bizarrerie systématique de son vocabulaire enrichi de barbarismes et d'argot!

N'appellera-t-on pas ridicule cette description d'un agent de police dans l'enthousiasme d'un droit heureusement accompli? "Debout, altier, éclatant, il étalait en plein azure la bestialité surhumaine d'un archange féroce; l'ombre redoutable de l'action qu'il accomplissait faisait visible à son poing crispé le vague flamboiement de l'épée sociale."—Un séraphin-démon, quelle antithèse! Ne voyez-vous pas que lorsque l'auteur fait un tableau, il cherche avant tout à représenter la nature d'une manière inconnue jusqu'à lui, et par conséquent grotesque et excessive? Si l'on vous peint une nuit noire dans une forêt, tout poète pourra dire: "Le ciel était ténébreux; de grands branchages s'y dressaient." Mais M. Hugo seul pourra ajouter: "les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. De tous côtés, il y avait des étendues lugubres. Les forêts sont des apocalypses, et le battement d'ailes d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur voûte monstrueuse." Nous connaissons tous le gamin de Paris, et si l'on se contentait de nous dire: "cet être braille, gouaille, bataille,... fouaille de sa verve les carrefours, ricane et mord, siffle et chante," nous ne saurions pas certainement si l'auteur de ce portrait s'appelle Eugène Sue, Balzac ou Victor

Hugo. Mais nous le reconnaitrons dans ces paroles: "Le cri du gamin de Paris se scande comme un vers d'Homère, avec une notation presque aussi inexprimable que la mélodie éleusique des Panathénées, et où l'on retrouve l'antique *Evohé*. Ce cri le voici: *Ohé! tite! ohé!* Il y a de la grippe, il y a de la cogne, prends tes zardes et va-t'en par l'égout." Et cependant, M. V. Hugo, qui est si peu naturel, vise à l'imitation parfaite de tous les monstres de la nature. Voilà pourquoi son roman renferme des pages entières d'argot... "Je ne suis pas un taffeur, c'est colombé; mais il n'y a plus qu'à faire les lézards, ou autrement on nous la fera gambiller. Ne rdaude pas, viens avec nousierge, allons pieter rouillard en cible*." En vérité, quand on écrit de la sorte, peut-on dire que le style conserve de la décence, du naturel, de l'élégance, et que l'on soit encore un écrivain français?

Concluons, comme M. Nette-ment, par ces paroles de Mgr. Dupanloup: "Il n'y a pas dans ce roman un sentiment sur lequel on puisse se reposer, pas une conscience qui ait sa lumière vraie, pas un caractère qui ne soit chargé à outrance. S'il se rencontre çà et là quelques nobles inspirations, c'est presque toujours à des ennemis de la société qu'on les attribue. Il y a dans ces grandes âmes à contresens juste ce qui peut le plus tristement fausser l'esprit en égarant le cœur. Je le dirais tout simplement: Malheur au peuple qui se plaît dans de telles lectures!"

*Traduction: Je ne suis pas un poltron, c'est connu; mais il n'y a plus rien à faire, ou autrement on nous la fera danser. Ne te fache pas, viens avec nous, allons boire une bouteille de vin vieux ensemble.

P. DE GABRIAC.
A continuer.

POESIE.

IMPRESSIONS D'ITALIE.

LES APENNINS.

Descendant les vallons, gravissant les coteaux,
J'ai passé la montagne après un jour d'orage :
La fraîche humidité s'exhalait du feuillage,
Ranimant les sentiers, les fleurs et les oiseaux,

Je sentais battre un cœur sous l'herbe et les ruisseaux,
Le parfum des sapins embaumait l'air sauvage,
Et, la poitrine au vent, j'aspirais du courage
Dans cette verte odeur qui tombait des rameaux.

Oh ! comme sur ces monts tout palpite et soupire !
Quand un arbre s'agite on dirait qu'il respire,
Et qu'un mot fraternel se cache dans sa voix !

Le torrent qui jaillit a l'air d'une blessure,
D'où s'échappe en pleurant l'âme de la nature,
Pour aller dans l'écho se plaindre au fond des bois.

FLORENCE.

Hôtesse aux bras ouverts, qui nous jetais des fleurs,
Toi, l'amante d'un jour que jamais on n'oublie,
Qui, dès le premier pas, fais aimer l'Italie,
Son ciel et sa beauté, sa gloire et ses malheurs ;

Oh ! sans doute le temps a fané tes couleurs,
Mais tu gardes encore sous ta mélancolie
Ce parfum d'élégance et d'amitié polie
Qu'on cueille sur ta bouche et qu'on emporte ailleurs.

Pour tous les souvenirs tu tiens une merveille,
Ton enceinte riante est comme une corbeille,
Les festons sur le bord, les perles au milieu.

Bref, ton charme est si doux, colline de Florence,
Que je trouvai des pleurs, et je venais de France,
Des pleurs pour te bénir en te disant adieu.

LA CAMPAGNE ROMAINE.

Dieu ! comme il paraît vide et pourtant qu'il est beau,
Ce désert sans limite où rien ne se moissonne,
Mais où dans l'air profond la terre monotone
D'un malheur infini semble être le tombeau !

A peine à l'horizon voit-on sur le coteau
Quelques buffles errants que le pâtre abandonne,
Pour se coucher en paix sur un pan de colonne,
Et dormir au soleil drapé dans un manteau.

Le cœur se sent rempli d'une tristesse immense
En face du lointain qui toujours recommence,
Qu'il ne peut pas atteindre et ne peut mesurer.

Au ciel, pas un soupir, pas un battement d'ailes :
C'est bien la majesté des douleurs éternelles
Qui n'ont plus rien à dire et plus rien à pleurer.

SAINT-CYR DE RAYSSAC.

LISTE DES ABONNÉS.

L'Évêché de Montréal.	M. H. Sanborn, D. Sheriff.	L. W. Tessier, Trésorier de la Cité.
Le Séminaire de St. Sulpice.	W. Marchand, D. Greffier.	P. Moreau, Avocat.
Hon. Juge Mondelet.	E. Barnard, Avocat.	O. Rouillard, Inspecteur.
Hon. Juge Smith.	E. Lyman Mills, Ecr.	G. Leblanc, Marchand.
C. S. Cherrier, C. R.	N. Valois, Ecr.	S. Rivard, Avocat.
Hon. A. A. Dorion.	Jobin & Mathieu, N. P.	LS. Laberge, Marchand.
Henry Stuart, Q. C.	V. P. W. Dorion, Avocat.	Frs. Larue, Tailleur.
Ed. Carter, Q. C.	F. P. Pominville, Avocat.	J. A. Chapleau, Avocat.
S. Bethune, Q. C.	S. W. Dorman, Avocat.	C. M. Coffin, Ecr.
T. Bouthillier, Shérif.	LS. Bétournay, Avocat.	E. Sabourin, Avocat.
Les MM. de St. Jacques.	A. Gariépy, Assist't Caissier.	D. Pelletier Marchand.
John J. Day, Avocat.	M. E. Charpentier, Avocat.	P. V. Lesperance, March'd.
R. Mackay, Avocat.	F. X. A. Trudel, Avocat.	Devins & Bolton, Pharmaciens.
T. Sterry-Hunt, Chimiste.	J. E. O. Labadie, N. P.	J. Monk, Avocat.
A. Robertson, Avocat.	H. Austin, Avocat.	A. Brunet, Avocat.
L'Abbé H. R. Lenoir.	S. Lesage, Avocat.	H. L. Snowdon, Avocat.
L'Abbé A. Valois.	T. C. DeLorimier, Avocat.	J. Kirby, Avocat.
La Communauté des Sœurs de Longueuil.	J. Christin, Commerçant.	E. Beaudry, Marchand.
B. H. Lemoine, Caissier, Banque du Peuple.	H. J. Clarke, Avocat.	G. Doutre, Avocat.
C. A. Leblanc, Avocat.	H. Giroux, Marchand.	L. A. Jetté, Avocat.
R. A. Hubert, Avocat.	C. Bonacina, Ecrivain.	A. Giard, Gentilhomme.
H. Cotté, Caissier, Banque Jacques Cartier.	C. G. Himsworth, Avocat.	L. O. David, Avocat.
J. Belle, N. P.	LS. Adam, N. P.	L. Bélanger, Avocat.
J. A. Labadie, N. P.	M. L. Perry & Cie. Merch'ts	A. Dorion, Avocat,
J. U. Beaudry, Avocat.	W. J. Gairdner, Avocat.	J. Bte. Beaudry, Ecr.
J. L. Hunter, N. P.	J. & W. A. Bates, Avocats.	C. A. Mousseau, Avocat.
R. Bellemare, Inspecteur des Revenus.	O. Berthelet, Ecr.	J. S. Julien Etudiant.
LS. Beaudry, Ecr.	J. P. Sexton, Recorder.	L. G. Fauteux, Com'ergant.
C. E. Belle, N. P.	Rouër Roy, C. R.	J. C. Turgeon, Avocat.
Dr. Louis Giard.	Le Greffier de la Cité.	A. Desjardins, Avocat.
Hubert Paré, Ecr.	J. J. Ibbotson, Ecr.	Michel Lefebvre, Commerç't
Ovide Dufresne, Comm't.	P. L. McDonell, Assistant Greffier de la Cité.	C. S. Rodier, jr., Ecr.
M. Doherty, Avocat.	L. J. Beliveau, Marchand.	Victor Hudon, Commerçant.
N. Jubinville, Commerç't.	P. M. Galarneau, March'd.	Ant. Comte, Agent.
F. Cas-idy, Ecr.	C. E. Pariseau, Meublier.	J. W. Ritchie, Avocat.
A. Dansereau, Rédacteur.	D. D. Bondy, Avocat.	Hon. Juge Monk.
Rev. B. Ricard.	W. H. Kerr, Avocat.	T. Jobin, Commis.
Docteur P. Fortin.	J. A. Perkins, Avocat.	Dr. A. Nelson.
Ed. Barbeau, Caissier.	G. Ouimet, Avocat.	Lewis Drummond, Etud't.
A. Larocque, Ecr.	P. R. Lafrenaye, Avocat.	Oscar Prévost.
Jos. Duhamel, Avocat.	A. Cross, Avocat.	Docteur Coderre.
&c.,	J. L. Morris, Avocat.	F. X. Archambault.
	Ed. Gauthier, Tailleur.	Joseph Laurin, Huissier.
	D. Girouard, Avocat.	&c.

TARIF DES ANNONCES.

1-16 de colonne, \$1.50 pour six mois.	½ colonne.....\$ 6.00 pour six mois.
½ " " 2.50 " "	1 colonne ou ½ page. \$10.00 " "
¼ " " 4.00 " "	1 page..... 20.00 " "